



ADELL Nicolas (dir.), 2022, *La vie savante. La question biographique dans les sciences humaines*. Paris, Presses universitaires de France, 319 p.

Les biographies relèvent d'une approche transversale des sciences humaines et sociales. Elles s'inscrivent dans une démarche globale de réflexivité sur leurs pratiques de recherche, elles impliquent de poser un regard projeté depuis soi vers soi pour identifier les manières d'être au monde en tant que chercheur sur son terrain. Au-delà d'écrire des ego-histoires à la manière de Pierre Nora (1987), ou des auto-analyses proposées par Pierre Bourdieu (2004), l'ouvrage collectif coordonné par Nicolas Adell, *La vie savante. La question biographique dans les sciences humaines*, propose une approche épistémologique afin d'intégrer pleinement les différentes pratiques et méthodes biographiques dans la construction du savoir en sciences humaines et sociales. Savoirs construits et vie personnelle du chercheur sont intimement liés, et cet ouvrage entend apporter des illustrations à travers différents cas concrets issus de diverses disciplines. S'il fallait trouver un défaut à l'ambitieux projet qu'est cet ouvrage, c'est peut-être qu'à l'instar du coordinateur, les anthropologues sont très représentés. Cela peut s'expliquer tant par la pratique ethnographique qui implique que le chercheur s'immerge dans une société autre que la sienne et s'y intègre en tant qu'individu avec ce qui l'a construit personnellement que par une sensibilité académique actuelle qui assume la part de subjectivité de chacun dans la construction des enquêtes de terrain. Ainsi, il y aurait autant d'approches lors d'enquêtes qualitatives que de chercheurs se rendant sur le terrain : autrement dit, cent chercheurs sur un terrain identique produiraient cent réflexions différentes, car ils ne verraient pas la même chose du fait de leur construction individuelle.

Nicolas Adell propose ainsi l'élaboration d'une réflexion individuelle et collective sur les manières dont les vies personnelle et savante s'entremêlent dans le cadre de la construction du savoir. Dans la première partie intitulée « Coupures », deux contributions proposent des retours sur la vie de chercheurs qui ont eu des approches quelque peu différentes de celles attendues dans leurs disciplines respectives. Dylan Simon, dans son chapitre, revient sur le choix opéré par quelques géographes qui ont décidé de ne pas être des chercheurs de terrain au profit d'un positionnement en lecteur du monde, comme des « *academic armchairs* ». Céline Trautman-Waller, ensuite, présente le parcours de celui qui fut considéré comme l'un des premiers ethnologues allemands, Karl Van der Steiner, qui, à la fin du XIX^e siècle, a quitté son statut de psychiatre pour explorer les régions polaires.

La seconde partie de l'ouvrage, « Sutures », propose des chapitres où des chercheurs ont tenté de relier vie individuelle et vie savante, que ce soit en termes d'engagements politiques ou amicaux. Éléonore Devevey propose une lecture du parcours personnel et intellectuel de Pierre Clastres à partir de ses *Chroniques*. Elle croise la mise à distance de certains maîtres, l'écoute des terrains et les engagements politiques du chercheur. Cet agencement, qui pourrait paraître anarchique, fait parfaitement sens dans l'œuvre de Pierre Clastres et sous la plume de l'auteure. Dans le chapitre suivant, Jean-François Bert et Jérôme

Lamy reviennent sur des parcours intellectuels et personnels qui ont pu se croiser et nourrir mutuellement les réflexions d'anthropologues du XX^e siècle. Pour cela, ils reviennent sur des amitiés fécondes telles que celles entre Mauss et Hubert, entre Haudricourt et Hédin, ou encore entre Lévi-Strauss et Jakobson. Agnès Fine termine cette partie avec un chapitre sur le parcours de Claudine Vidal, en s'intéressant à la manière dont se sont articulés ses engagements politiques et féministes avec sa quête d'une anthropologie des femmes en Afrique. Elle revient ainsi sur un parcours de vie qui n'est pas perméable, où axes d'études et positionnements idéologiques se recourent.

La dernière partie, « Vies rêvées », aborde la place de la fiction dans les parcours de vie de recherche. Nicolas Ginsburger propose un texte qui reprend les nécrologies qui ont suivi le décès du géographe Paul Vidal de la Blache. Ces textes ont amené des témoignages sur la mort de l'homme de science, sur son parcours académique, mais aussi des billets plus personnels, voire intimistes, pour enfin interroger son héritage. Tassadit Yacine, dans son chapitre, propose quant à elle une comparaison des parcours de vie de trois chercheurs, dont les travaux ont notamment porté sur les mondes berbères, semblables dans leur attachement à l'ethnologie et différents dans leurs engagements politiques. Pierre Bourdieu et sa méthode posthume d'objectiver la subjectivité du chercheur, Mouloud Mammeri et sa volonté de sauvegarder la culture berbère, et Germaine Tillion, qui voua l'ethnologie à la résistance mentale, que ce soit lors de son internement dans les camps de concentration durant la Seconde Guerre mondiale ou lors de ses recherches dans les Aurès, en Algérie après-guerre. Enfin, Sylvie Sagnes se penche sur des biographies de chercheurs dont se sont emparés des romanciers.

L'ouvrage offre ainsi de nombreux intérêts : disciplinaires, méthodologiques, thématiques. Comme annoncé dans le titre, il est cependant dommage que peu de disciplines des sciences humaines et sociales soient représentées. Il serait extrêmement intéressant de pouvoir comparer ces différentes méthodes et pratiques en tentant, pourquoi pas, des écritures à plusieurs mains sur un même sujet, à partir d'un même terrain. Ou encore de comparer d'autres disciplines comme le droit, l'histoire ou l'économie, pour voir aussi dans ces sphères comment la vie personnelle des savants peut entrer en résonance avec leurs recherches.

Références

BOURDIEU P., 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris, Raison d'agir.

NORA P. (dir.), 1987, *Essais d'ego-histoire*. Paris, Gallimard.

*Pierre Peraldi-Mittelette
Institut Convergences Migrations
Université de Lorraine, Nancy, France*

BEYER Judith, 2023, *Rethinking Community in Myanmar. Practices of We-Formation among Muslims and Hindus in Urban Yangon*. Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies (NIAS), Série « NIAS Monograph », n° 158, 368 p.

En se focalisant sur les musulmans (principalement chiites) et les hindous de Birmanie, le titre de cet important ouvrage ne rend en réalité qu'imparfaitement compte de l'approche méthodologique et théorique développée par Judith Beyer, professeure d'anthropologie sociale et politique à l'Université de Konstanz, dans *Rethinking Community in Myanmar*. Un ouvrage important non seulement parce que les populations d'origine indo-birmane restent à ce jour de véritables laissées pour compte de l'anthropologie birmane, mais aussi parce qu'en évitant l'impasse identitaire, l'auteure franchit un seuil dans l'appréhension de l'altérité à travers l'émergence de catégories nouvelles, dont la jurisprudence coloniale, d'un point de vue émique, constitue l'un des fondements.

Judith Beyer, dont les premières enquêtes de terrain en Birmanie remontent à 2012, inscrit sa démonstration dans le courant existentialiste initié par Jean-Paul Sartre, en particulier le concept développé dans *L'Être et le Néant* (1992 [1943]) d'un « *we-object* » défini comme la mutuelle aliénation et la mutuelle réification sous le regard d'un tiers (p. 4). C'est toutefois sous la plume de Michael Jackson et Albert Piette (2017 [2015]) que s'impose depuis le milieu des années 2000 le courant dit « d'anthropologie existentielle » (« *existential anthropology* », p. 22), dans le sillage duquel se situe expressément Judith Beyer. L'intérêt majeur de l'ouvrage repose sur le choix de penser les formations identitaires du point de vue des individualités. Dans cette perspective est élaboré le concept de « *work of community* », décrit comme le produit d'actions réalisées au nom de la communauté, et celui de « *we-formation* », identifié comme la « conscience de soi pré-réflexive » (p. 8, 21). C'est autour de ce double jeu d'échelle que nous entraîne Judith Beyer et dans lequel elle se positionne elle-même. De manière significative, c'est par un *selfie* qu'en ouverture d'ouvrage elle se met en scène lors d'une procession cérémonielle nocturne dans le centre de Yangon, en décembre 2015. Façon pour elle d'exprimer un sentiment collectif partagé, qualifié de « *sensory experience* » (p. 6), dans lequel elle s'est trouvée louvoyer ; manière aussi de rappeler que l'expérience sensible demeure au fondement même de l'anthropologie.

La volonté affichée d'éviter le piège identitaire connaît un prolongement tout au long des six chapitres organisés autour de problématiques partagées. Dans les deux premiers chapitres sont discutées les contingences historiques de la notion de « *work of community* », envisagée comme une catégorie de fabrication de l'autre (*other-making*), à partir de laquelle la création des « eux » devient non seulement possible, mais également routinière (p. 29). À travers l'analyse de cérémonies processionnelles et domestiques du centre de Yangon, les quatre chapitres suivants s'attachent à montrer la propension d'un tel mode opératoire à se reproduire lui-même, force d'entraînement (qualifiée de « *ongoing importance* ») d'un processus adaptatif de formation et de transformation du social, par définition non figé. On le pressent au fur et à mesure de la lecture, c'est bien plus qu'un vide que vient combler le présent ouvrage en invitant à penser l'hétérogénéité et le rapport hiérarchisé d'altérité sous l'angle novateur d'une anthropologie dite « existentielle ».

Par manque de place, je concentrerai la discussion autour de trois remarques.

1) En portant un regard focal sur les « Indiens birmans » censés n'avoir aucun passé précolonial dans le pays, le risque de réduire l'émergence de l'islam en Birmanie (Myanmar) à l'Empire britannique est d'autant plus grand qu'il s'impose au sein même de la population birmane et de ses dirigeants, laïcs ou religieux, avec les travers xénophobes qui ne se cessent de s'y développer. On comprend bien que le parcours personnel d'une chercheuse ayant à l'origine travaillé en Asie centrale (Kirghizistan) explique, au moins en partie, le choix de prendre pour objet d'étude les musulmans chiites de Birmanie, choix ô combien justifié du fait de l'absence d'étude les concernant et de leur influence croissante dans le pays. Ce choix oblitère toutefois en partie ceux, musulmans ou autres, qui ne se situent pas dans le sillage colonial.

2) Une seconde remarque concerne, d'un côté, la qualité du développement théorique qui, en se concentrant à juste titre sur l'articulation individus/collectifs dans le processus communautaire, balaie de l'autre les dynamiques relationnelles réduites à des « *usual networks of business and in public space* » (p. xvii). Or, Deleuze et Guattari l'ont montré dans *Mille plateaux* (1980) à propos de la notion « d'assemblage », la dynamique relationnelle — dans laquelle s'inscrit d'une certaine manière Judith Beyer — est au fondement même du « tenir-ensemble » au sein de paysages hétérogènes. Une notion que Judith Beyer développe indirectement, battant en brèche la notion même de syncrétisme (p. 150), en lui substituant deux notions développées par Sahlins (1972), puis par Appadurai (1981), deux auteurs cités expressément dans l'ouvrage (p. 150-151). De ce point de vue, ce ne sont pas tant les « relations entre » groupes constitués (« *between relations* », *arccanai*) que les « relations d'intérité » (« *within relations* », *puya*) par lesquelles tout carrefour social trouve sa consistance et se déploie (Robinne 2021, 2023).

3) Une troisième remarque concerne le peu de cas fait aux catégories vernaculaires. Certes, Beyer montre à juste titre que les termes birmans pour signifier « indigènes » ou « race » produisent eux-mêmes ce regard essentialiste et xénophobe contre lequel ne cesse de buter la Birmanie depuis l'indépendance (p. 74.). Mais on peut regretter l'absence d'un terme qui ne subit pas le traitement qu'il mérite. Il s'agit de *badha*, un merveilleux terme birman d'origine pâli qui, en réunissant les sphères linguistique, culturelle et religieuse, est à lui seul un passe-muraille et un faiseur d'identité hétérogène. Le chapitre 4, consacré au temple hindou Mahapeinne, à l'intersection de deux artères centrales de Yangon, est à cet égard magistral en ce que les gardiens du temple s'attachent eux-mêmes à mettre en scène la dimension multiconfessionnelle dont est empreinte le lieu, qu'il s'agisse des objets de culte (arbre de l'illumination, images du Bouddha, représentations de plusieurs divinités hindoues, esprits birmans), ou des personnes de différentes confessions, y compris la communauté kalai de confession hindoue non orthodoxe, ou encore les gardiens du temple de confession musulmane. Avec toujours cette part de hiérarchie (*stagnated subalternity*) selon laquelle les individus ne se distinguent pas seulement par leur propension à catégoriser les autres, au bénéfice principalement de la majorité dominante que sont les bouddhistes birmans.

Ce faisant, Judith Beyer livre un ouvrage de référence, parce qu'elle contribue certes à défricher un pan entier de la sphère indo-birmane largement tenue à l'écart de la birmanologie. Un ouvrage incontournable qui suscite le débat, surtout parce que son approche théorique d'une anthropologie existentielle s'avère particulièrement stimulante et novatrice. Du fait de la très haute tenue scientifique (et aussi littéraire), c'est avec beaucoup d'impatience

qu'est attendue la suite annoncée sur les chrétiens de Birmanie (Myanmar). Ce ne sera malheureusement pas aux éditions NIAS, dont on sait qu'elles ont récemment déposé le bilan et auxquelles il importe de rendre un hommage appuyé.

Références

- APPADURAI A., 1981, *Worship and Conflict under Colonial Rule. A South Indian Case*. Cambridge, Cambridge University Press.
- DELEUZEE G. et F. GUATTARI, 1980, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*. Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique ».
- JACKSON M. et A. PIETTE (dir.), 2017 [2015], *What Is Existential Anthropology?* New York/Oxford, Berghahn.
- ROBINNE F., 2021, *Birmanie. Par-delà l'ethnicité*, préface de Michel Agier. La Roche-sur-Yon, Éditions Dépaysage.
- , 2023, « Anthropologie des carrefours sociaux : une question de consistance », *Lettre de l'INSHS*, 81 : 25-28.
- SAHLINS M., 1972, *Stone Age Economics*. Chicago/New York, Aldine.
- SARTRE J.-P., 1992 [1943], *Being and Nothingness. A Phenomenological Essay on Ontology*. New York, Washington Square Press [traduit du français *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées »].

François Robinne
Institut de recherches asiatiques
Centre national de la recherche scientifique
Campus Saint-Charles, Marseille, France

CANET Raphaël, Ronald CAMERON et Nathalie GUAY (dir.), 2022, *Altermondialismes. Justice sociale et écologique dans un monde globalisé*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 118 p.

Défaire le modèle actuel de la globalisation pour en construire un autre, plus solidaire, voilà le cœur des propositions des altermondialistes. Il s'agit de reconstruire nos sociétés sur de nouvelles bases afin d'assurer un meilleur avenir aux générations futures. L'ouvrage *Altermondialismes. Justice sociale et écologique dans un monde globalisé*, sous la direction de Raphaël Canet, Ronald Cameron et Nathalie Guay, est le résultat d'un travail collectif d'analystes et de chercheurs aux horizons variés, alliant la recherche sur les mouvements sociaux à la sociologie et au syndicalisme. De l'aveu des auteurs, le but de cet ouvrage informatif et contestataire est d'introduire à un large public les tenants et aboutissants de l'altermondialisme. Ce dernier, fondé sur une vision particulière du monde, est un projet

de transformation sociale complexe apparu au tournant du XXI^e siècle visant à matérialiser une alternative critique au projet de mondialisation néolibérale. À travers une perspective historique et empirique, les auteurs cherchent à démontrer que le néolibéralisme, porté par les puissances de ce monde et les grandes institutions internationales à vocation économique qui lui sont attachées, n'est pas naturel ni inévitable, mais bien le résultat d'un processus politique réfléchi par lequel des élites ont imposé leurs intérêts à la globalité. En réponse à cette imposition, le mouvement altermondialiste cherche à libérer une énergie créatrice et la pensée pour matérialiser un monde de possibles autre à travers un utopisme militant.

Comme le démontrent habilement les auteurs, la nébuleuse altermondialiste est très diverse dans ses échelles d'action et de participation : du local au global et de l'individuel au collectif. L'altermondialisme s'institue comme un ensemble organique et dynamique de propositions communes, d'idéaux et de pratiques ancré dans la collaboration, l'échange et l'expérience collective. À double visage, l'altermondialisme peut être perçu comme une épée, une voix contestataire qui rejette et pourfend toute forme d'impérialisme et de domination, s'opposant et luttant contre la domination du monde par le capital, la finance mondiale et les industries extractivistes. Il sert également de bouclier, cherchant à défendre et à promouvoir la justice sociale, l'environnement et ses droits, mais également la souveraineté et l'autonomie des peuples, en réaffirmant les droits territoriaux ancestraux des communautés, trop souvent dépossédées par le modèle productiviste et industriel.

L'ouvrage comprend 17 chapitres répartis en 3 parties. La première partie propose comme point de départ de situer, en quelques pages, les grandes lignes et les concepts importants de l'altermondialisme : la montée du néolibéralisme et de la finance internationale, l'accroissement des inégalités ainsi que les différents mouvements composant l'action altermondialiste.

La deuxième partie offre une vue en plongée sur ce savoir engagé et sur les transformations du monde sociopolitique qui ont marqué les cinquante dernières années. Historique et empirique, cette partie propose d'étudier le parcours de la contestation du modèle dominant, passant du mouvement zapatiste au Printemps arabe de 2010. Il s'attarde également au bras de fer entre le Forum économique de Davos et le Forum social mondial de Porto Alegre ainsi qu'à l'effervescence du Sommet des Amériques, en 2001. La force de cette section est d'offrir une vue d'ensemble claire et concise, située et détaillée des principales revendications altermondialistes. Regroupée en courts chapitres, la description de chacun des événements permet de saisir les enjeux propres à chaque moment tout en les situant dans le spectre plus large de l'altermondialisme.

La troisième et dernière section du livre porte sur les grands enjeux contemporains. S'y retrouvent successivement des chapitres portant sur la crise migratoire, la montée du féminisme et de la droite conservatrice ainsi que la crise écologique actuelle. Ces événements, ancrés dans leurs réalités propres (physiques et conceptuelles), témoignent de l'évolution des formes et des objets de contestation, mais également des moyens utilisés. Organique, dynamique et rhizomatique, l'altermondialisme apprend, s'adapte et prend des formes nouvelles pour répondre aux enjeux actuels. Ceux-ci, marqués par les crises économiques récentes, la pandémie de COVID-19 et les changements climatiques, tendent à toucher de plus en plus drastiquement la classe moyenne.

Alimenté par une prose simple, sobre et concise, le livre décrit succinctement mais efficacement les différentes phases et les causes qui ont marqué le mouvement altermondialiste. Porté par un regard historique et empirique, il offre un tour de table exhaustif des grandes

contestations et des jalons historiques majeurs tout en présentant une perspective ancrée dans la contemporanéité de la lutte altermondialiste. Ce livre permet aux profanes d'amorcer une réflexion plus large en apprivoisant l'altermondialisme, son histoire, ses concepts et ses idéaux, grâce notamment aux nombreuses sources proposées à travers chaque chapitre. Son caractère introductif, pédagogique et parfois général ne laissera pas en reste les initiés, qui verront dans cet ouvrage une opportunité de se réapproprier efficacement les moments historiques importants du mouvement altermondialiste, offrant simultanément une vision d'ensemble et un regard pointu sur les luttes contemporaines, la suggestion de références supplémentaires étant ici encore d'un intérêt appréciable.

Finalement et comme le suggèrent les auteurs, un archipel de mondes alternatifs semble être en train d'émerger autour de la justice climatique, de la souveraineté alimentaire, du commerce équitable, de la démocratie participative, de la décroissance et du *buen vivir*. Autant de principes fondateurs d'un nouveau vivre-ensemble qui se veut local et durable, créateur de liens sociaux avec, comme dénominateur commun, l'accès pour tous aux droits, à la démocratie, à la paix. Cette orientation commune donne son sens à la convergence des mouvements, véritable clé de voûte du mouvement altermondialiste.

William Corbin
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

FASSIN Didier (dir.), 2022, *Vies invisibles, morts indicibles*. Paris, Éditions Collège de France, 138 p.

Ce collectif s'inscrit en continuité avec les travaux de Didier Fassin sur l'économie morale. Bien qu'une courte synthèse du développement et de l'usage de cette notion d'économie morale soit offerte en introduction (p. 11-14), un lecteur néophyte gagnera à parcourir un texte antérieur plus substantiel (Fassin 2009). Rappelons ici que la notion d'économie morale est protéiforme et que son usage est interdisciplinaire. En anthropologie, elle s'inscrit principalement dans les travaux matérialistes sur la ruralité et les mouvements sociaux menés au tournant des années 1970-1980. Initialement, l'économie morale vise une reconnaissance de l'existence et de la valeur des moralités autres que capitalistes, voire le développement d'une identité de classe (Fassin 2009). Des critiques peuvent certes être adressées aux orientations théoriques initiales de la notion d'économie morale. Retenons qu'aujourd'hui, la notion d'économie morale ne se réduit plus au matérialisme initial et s'inscrit dans une perspective critique plus large.

C'est bien cette perspective critique qui traverse l'ouvrage *Vies invisibles, morts indicibles*. Dès les premières lignes de l'introduction, cette perspective critique est clairement posée : « Comment traite-t-on les vies ? Que fait-on des morts ? Ou plutôt, que dit d'une société la manière dont elle considère certaines vies, vies de travailleurs, vies d'exilés, vies de prisonniers, vies rendues vulnérables, inégales ? » (p. 9). Cette perspective critique unit

les sept contributions aux auteurs issus tant de l'anthropologie que de disciplines connexes telles la sociologie et l'histoire. Les contributions sont regroupées sous trois thèmes : le travail, l'exil et la prison. Pour le présent compte rendu, notre attention a été portée sur les contributions des anthropologues Carolina Kobelinsky (chapitre 4), Didier Fassin (chapitre 6) ainsi que sur la conclusion de l'historienne de la littérature Marielle Macé.

Le chapitre de Kobelinsky (chapitre 4) est construit autour de trois vignettes ethnographiques issues de ses terrains : deux auprès des exilés aux frontières de l'Espagne et du Maroc (2014-2018) et une à Catane, un point de passage majeur — *hotspot* — en territoire italien (2018-2021). On y décrit avec grande humanité les vécus de confrontation à la mort sur les routes migratoires, et ce, tant par la relation aux fantômes — aux souvenirs — que dans les espoirs de mémoire qui prennent forme dans les efforts mutuels des exilés et des Catanais pour retrouver les familles des disparus et des morts. Cette description se clôt sur un devoir politique de nommer et de se souvenir de ces « fragments de vies perdues par les politiques en matière de migrations » (p. 88).

Le chapitre de Fassin (chapitre 6) offre quant à lui une lecture statistique des morts en contexte carcéral. La mort biologique par suicide, prédominante en milieu carcéral français, y est comparée à la mort sociale en milieu carcéral américain (condamnation à perpétuité, isolement complet, couloir de la mort). Fassin y souligne des statistiques divergentes sur le suicide, dont les suicides trois fois plus fréquents chez les prévenus en attente de procès que chez les condamnés. L'augmentation de la juridicisation et le choc de la prise de conscience de la gravité de ses actes seraient-ils plus significatifs que l'incarcération en elle-même ? La question demeure ouverte et peu documentée. Il ressort de ce chapitre que la mort en milieu carcéral est un « fait au fond sans importance » (p. 111), soit une mort inexplicable, rendue indicible.

Ce chapitre 6 nous porte à réfléchir. La notion de mort sociale, ici appliquée au milieu carcéral, semble pertinente des deux côtés du mur carcéral. Certes, de nombreuses souffrances de victimes ont été et sont nommées (Fassin et Rechtman 2007). Mais, le fardeau de la preuve judiciaire — au Canada comme en France — incombe toujours aux victimes et aux procureurs. Au Canada, l'accusé est considéré comme innocent jusqu'à preuve du contraire (*Charte canadienne des droits et libertés*, alinéa 11d)). Peu surprenant que nombre d'abus demeurent invisibles alors que ce fardeau de la preuve se cumule aux blessures physiques et psychologiques ainsi qu'aux préjugés envers les victimes. Et que dire de ces « crimes spectacles » consommés sous format de polars et de séries télévisuelles ? « Que fait-on des morts » (p. 11), des victimes, lorsque le meurtre irrésolu d'un enfant devient une lecture de voyage et que les diffuseurs locaux se félicitent des forts revenus publicitaires générés par les auditoires captivés de meurtres en série ?

En guise de conclusion, Macé nous offre, premièrement, une réflexion sur la perspective critique et politique de l'ouvrage. Cette conclusion se termine sur un court essai traitant de la pandémie de COVID-19. La première section de la conclusion amène le lecteur à saisir toute la portée de l'engagement des collaborateurs du volume. Cet engagement se lit dans des affirmations morales, notamment dans une formulation de l'objectif de la notion d'économie morale : « obliger à tenir sous les yeux ce qui n'est ni invisible ni ignoré, mais rendu invisible » (p. 128).

Cette conclusion nous ramène à une contribution antérieure de Fassin (2009) où l'on distingue deux usages de la notion d'économie morale : une axée sur l'*économie* (ruralité, grève, résistance) et une autre plus *morale* (reconnaissance, égalité). Bien que le thème du travail

début l'ouvrage, la conclusion, elle, nous convie à la prise de conscience de la portée *morale* de nos savoirs. Bien au-delà de son héritage matérialiste, c'est donc à la réaffirmation des portées critiques et politiques de nos savoirs que nous convie l'ouvrage *Vies invisibles, morts indicibles*.

Références

FASSIN D., 2009, « Les économies morales revisitées », *Annales HSS*, 6 : 1237-1266.

FASSIN D. et R. RECHTMAN, 2007, *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*. Paris, Flammarion.

GOVERNEMENT DU CANADA, 1982, *Charte canadienne des droits et libertés*.

Karine St-Denis
École de service social, Université Laurentienne
Sudbury (Ontario), Canada

FORMOSO Bernard, 2021, *La production des cultures. Ethnicité, médiations et coculturations*. Paris, CNRS Éditions, coll. « Bibliothèque de l'Anthropologie », 302 p.

La production des cultures de Bernard Formoso entend revisiter les approches de l'ethnicité qui ont suscité une controverse dans la seconde moitié du XX^e siècle en anthropologie. Partant, il apporte un autre regard sur la culture et réinterprète la dynamique de la constitution des identités collectives. En effet, les approches de l'ethnicité, qu'elles soient essentialistes ou instrumentalistes, ont tablé sur le conflit dans la compréhension de l'interculturel. En conséquence, elles ont perçu le groupe ethnique comme un isolat. Aussi, ces théories s'appuient sur une interprétation réductrice du phénomène culturel assimilé à un ensemble de signes linguistiques ou à une entité prédéfinie dont héritent les humains. Contre cette perspective, Bernard Formoso soutient la thèse selon laquelle les identités collectives sont le résultat d'emprunts ou de compromis avec l'environnement social extérieur. Il souligne que « [p]our pouvoir se démarquer les uns des autres, les humains doivent commencer par interagir et apprendre à se connaître » (p. 13). De ce fait, il n'y a pas fondamentalement une opposition entre les cultures ; le conflit suppose lui-même d'avoir en partage les mêmes enjeux. Et, « [p]our rendre compte des processus complexes relevant de la médiation inter- ou transculturelle, j'ai forgé le concept de coculturation » (p. 268).

Le concept de coculturation, d'une nouveauté incontestable, traduit cette dynamique de co-construction qui est au cœur des différences culturelles ; elle passe par des compromis ou les intérêts partagés entre les groupes sociaux. Pour le démontrer, l'auteur procède à une réhabilitation heuristique du concept de culture qui, dès lors, est repensée comme une pratique sociale. La culture est une activité socialisatrice ; c'est en ce sens qu'elle est vectrice des identités. Elle se construit sous l'effet des jeux d'intérêt, se reproduit et est ouverte à des mutations. L'ethnicité, qu'il définit plutôt comme un sentiment d'appartenance à un groupe

social, entretient toujours une relation avec ce système englobant qu'est la culture. Par cette approche, le concept de coculturation permet d'explorer ces multiples interstices, internes et externes, où s'édifie la culture. Il recoupe ceux d'acculturation et de transculturalité qui procèdent de la coculturation. La démarche de l'auteur est une approche empirico-déductive qui s'appuie sur un matériau ethnographique collecté au fil des décennies en Asie et en Europe.

Les dynamiques de la coculturation ont permis à l'auteur d'élaborer une typologie de ses formes. Il distingue la coculturation par la médiation des objets ou de partenariat qu'il a étudiée dans l'économie des Tsiganes ; la coculturation par la participation de l'autre à l'imaginaire qui se retrouve dans le religieux, où le rituel du *Xiu gugu* est convoqué. De plus, on note la coculturation par le regard de l'autre ou celle par fusion qui est explicitée dans le flamenco. En outre, la coculturation par enchâssement a pour spécificité de conserver les traits culturels des groupes. Enfin, il distingue la coculturation agonistique qui est illustrée par l'étude des sports collectifs : il y a un partage réciproque de valeurs et de normes, mais cela reste un préalable à l'affrontement et à l'affirmation identitaire. Ces formes de coculturation ne s'excluent pas ; elles peuvent s'entrelacer, d'où l'on perçoit les phénomènes d'acculturation ou le transculturel. Le concept de coculturation met au jour une autre dynamique culturelle qui permet de s'interroger sur le devenir de la discipline anthropologique.

S'adressant à un lectorat d'initiés, cet ouvrage impose une rupture dans la démarche anthropologique dont les cadres ont éclaté avec la globalisation. La recherche ethnographique a longtemps pris pour objet les sociétés préservées d'influence extérieure. Cette pensée dichotomique a aussi façonné la constitution des disciplines à l'image de la binarité Nord-Sud, également remise en cause avec la violence globale (Badiel 2023). L'étude des phénomènes complexes d'échange entre les cultures s'impose désormais comme une condition de compréhension de leurs spécificités. Comme l'auteur l'a explicitement défendu, cet ouvrage promeut une alternative à la « pensée de la séparation » dans les approches de l'ethnicité (p. 265). C'est le peu qu'induit le concept de coculturation, qui précise les contours d'une anthropologie du contemporain.

Aussi, l'ouvrage affirme la fécondité d'une généralisation dans la démarche anthropologique. Au-delà des différences, les cultures humaines se co-construisent autour d'intérêts communs. David Graeber (2018) notait que l'anthropologie s'était limitée à tenir le catalogue des cultures. Avec cette approche, la vision de la discipline évolue vers une science générale qui peut explorer les emprunts, parfois institutionnalisés, entre les sociétés. Pour ce faire, l'anthropologie doit recourir à l'histoire qui met au jour l'émergence et les processus de transformation sociale qui sont le lieu d'observation des cultures.

C'est à ces conditions que l'anthropologie pourra répondre aux enjeux contemporains. Ainsi, l'ouvrage, à juste titre, peut être qualifié de manifeste : il rehausse la valeur heuristique du concept de culture et prend en compte les grands enjeux contemporains, dont la globalisation et les revendications identitaires.

Références

BADIEL A., 2023, « Au-delà de la binarité Nord-Sud : La neutralité sociale comme éthique de la marchandise dans la mondialisation », *Cahiers du CRINI n° 4. Crises et défis dans les échanges internationaux : Supply Chain et commerce, mondialisation et cultures locales*, [en ligne]. Consulté sur Internet (<https://crini.univ-nantes.fr/cahierscrini4-badiel>), le 20 septembre 2023.

GRAEBER D., 2018, *Pour une anthropologie anarchiste*. Montréal, Lux Éditeur.

Adolphe Badiel
Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (LinCS)
Université de Strasbourg, Strasbourg, France

KECK Frédéric, 2021, *Les sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, préface de Vinciane Despret. Paris, Points, coll. « Essais », 336 p.

Les sentinelles des pandémies décrit les manières dont les futurs sont discutés lorsqu'il est question de pandémies, de même que les façons dont les biotechnologies y étant associées circulent à l'échelle globale. L'ensemble est recadré dans des débats plus larges sur les relations entre les humains et les animaux, et ce, en étant localement situé au sein de terrains aux configurations politiques, historiques et sociales singulières.

L'auteur, Frédéric Keck, est historien de la philosophie et anthropologue de formation. Il est directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), notamment au Laboratoire d'anthropologie sociale. À partir de divers terrains ethnographiques, il étudie les croisements entre les maladies animales et les crises sanitaires.

L'ouvrage s'ancre dans une recherche ethnographique réalisée par Keck à Hong Kong, Taïwan et Singapour entre 2007 et 2013, dans le sillage de la crise du syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) de 2003. Particulièrement affectés par cette épidémie, ces trois lieux investissent grandement pour faire face aux futures pandémies, ce qui les rend d'autant plus intéressants pour y observer les relations entre les humains et les animaux, particulièrement les oiseaux, qui sont régulièrement des réservoirs pour la grippe. L'ouvrage de Keck est divisé en deux grandes parties ; l'une théorique, et l'autre, plus ethnographique.

La première partie retrace les manières dont les zoonoses ont amené les humains à problématiser différemment les maladies animales. Plus particulièrement, Keck postule qu'un nouveau paradigme se dessine en matière d'anticipation du futur lorsqu'il est question de pandémies ou de l'extinction d'une espèce : la *préparation*. Par le passé, les menaces à la vie étaient gérées selon des stratégies de *précaution* (par exemple, la vaccination) ou de *prévention* (par exemple, l'abattage massif). À la différence des stratégies associées à la *précaution* et la *prévention*, qui se fient sur le passé pour prédire le futur, celles provenant de la *préparation* cherchent à imaginer l'avenir à partir du présent. Les pires scénarios catastrophiques sont ainsi imaginés et des pratiques sont déployées pour gérer ces futurs incertains, mais possibles.

La seconde partie, qui se veut plus ethnographiquement ancrée, présente des exemples empiriques des façons dont les techniques de *préparation* sont mises en place en Asie. À Hong Kong, l'utilisation d'oiseaux « sentinelles » permet de se préparer à la propagation de

maladies infectieuses. Dans le cas d'une ferme visitée par Keck, ceci signifie, par exemple, choisir volontairement de ne pas vacciner certains poulets et de les séparer des autres. Si ceux-ci tombent malades et meurent de la grippe, il devient alors possible de réaliser un abattage massif de poulets pour endiguer une possible propagation. Keck se déplace par la suite à Singapour pour illustrer deux techniques de préparation additionnelle face aux pandémies : les simulations et les scénarios. Grâce à l'accumulation de données génétiques et épidémiologiques par rapport à des maladies infectieuses précises, il est possible de recréer virtuellement leur contagion et d'imaginer leurs effets sur la réalité concrète pour mieux s'y préparer. Les scénarios, de leur côté, reposent plutôt sur la simulation du futur. Par exemple, il s'agit de simuler l'arrivée massive de patients présentant des symptômes de la grippe dans un hôpital donné pour préparer le personnel à cette éventualité. Keck se déplace enfin à Taïwan pour illustrer comment le stockage de virus et de vaccins est une technique de préparation face à des avenir incertains et à d'éventuelles pandémies.

L'apport anthropologique principal du livre de Keck est dans la jonction de sa théorisation, de la préparation et de ses observations, particulièrement en ce qui concerne les effets sur les relations entre humains et non-humains. La préparation face aux pandémies ne peut ignorer les animaux. C'est pourquoi Keck argumente qu'améliorer « les infrastructures de biosécurité signifie être attentif aux conditions de vie des oiseaux et de ceux qui en prennent soin, et partager avec équité les produits de cette interaction » (p. 272). Une meilleure compréhension des zoonoses implique *de facto* une reformulation des relations entre humains et non-humains, comme le propose l'auteur.

Si la théorisation de Keck est intéressante et bien appuyée par des exemples ethnographiques adéquats, elle n'est pas en dialogue avec les théories du risque en sociologie et en anthropologie. L'auteur étoffe bien sa théorisation de la préparation, particulièrement en relation avec des futurs incertains qui sont imaginés. La nature incertaine des futurs est au cœur de l'anthropologie et la sociologie du risque, notamment les travaux de Mary Douglas (1992), ceux d'Anthony Giddens (1991), d'Ulrich Beck (1992) ou, plus récemment, ceux d'Asa Boholm (2015). Il aurait été pertinent que Keck fasse écho à cette littérature. Il n'en demeure pas moins que le concept de préparation est correctement défini et permet d'éclairer diverses techniques de gestion du futur en matière de pandémie.

Références

- BECK U., 1992, *Risk Society: Towards a New Modernity*. Londres, SAGE Publications.
- BOHOLM A., 2015, *Anthropology and Risk*. Londres, Routledge.
- DOUGLAS M., 1992, *Risk and Blame: Essays in Cultural Theory*. Londres, Routledge.
- GIDDENS A., 1991, *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Redwood City, Stanford University Press.

Benjamin Malo
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

MOSSIÈRE Géraldine (dir.), 2021, *Dits et non-dits : mémoires catholiques au Québec*. Gatineau, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Matière à penser », 240 p.

L'ouvrage dirigé par Géraldine Mossière, anthropologue et professeure à l'Institut d'études religieuses de l'Université de Montréal, poursuit et enrichit les travaux en sciences sociales des religions qui documentent les récentes transformations du catholicisme au sein de la société québécoise. S'inscrivant dans cette veine ouverte depuis le début des années 1990, les contributions ici réunies s'en détachent par une méthodologie singulière : une approche ethnographique de la « religion vécue » par l'analyse des parcours biographiques et des récits de vie (p. 13-21). Les mémoires individuelles qui forment le terreau des neuf textes de cet ouvrage ont en commun d'être celles de baby-boomers issus de la majorité sociale : soit des personnes nées entre 1945 et 1957, d'ascendance catholique québécoise et établies au Québec depuis au moins deux générations (p. 20). Biberonnées au « petit catéchisme », les personnes de cette génération sont ici pensées comme des témoins et des acteurs clés des bouleversements qui ont agité la société québécoise depuis les années 1960 (Révolution tranquille, contre-culture des années 1970, transformations des mœurs sociales et familiales, débats sur la diversité religieuse et la laïcité). Affirmant que les itinéraires biographiques et les parcours religieux individuels sont en articulation et en interaction constantes avec les changements sociaux et culturels, les auteurs de cet ouvrage positionnent la génération des baby-boomers comme un objet d'étude privilégié pour analyser ces entrelacs.

Dans une introduction bien construite, Mossière explicite, entre autres, la méthodologie de l'étude qu'elle a menée avec son équipe entre 2013 et 2016. On pourrait penser que les matériaux recueillis dans le cadre de ce projet forment le corpus central de l'ouvrage. Or, on saisit au fil des pages que si l'ensemble des auteurs ont eu accès à ces données, seules trois des neuf contributions concernent expressément ce corpus. Cet ouvrage n'est donc pas le résultat du projet en question, mais bien le fruit d'une réflexion collective qui articule plusieurs autres projets de recherche individuels ou collectifs (textes de Meunier, Perreault et Wilkins-Laflamme, de Meintel ou encore de Burchardt). Les contributions se rejoignent autour d'une étude des itinéraires de sens, abordée dans une perspective ethnographique par l'analyse de récits de vie — exception faite des deux premiers chapitres d'Ignace Olazabal et de Sarah Wilkins-Laflamme, qui fournissent une contextualisation qui définit les bornes sociodémographiques des textes réunis. L'approche méthodologique empruntée donne corps à ce collectif.

Le ton de l'ouvrage est donné par le texte de Marian Burchardt (chapitre 3) : désenchantement, pluralité des parcours biographiques et recomposition religieuse ou spirituelle caractérisent le religieux vécu des baby-boomers québécois de façon concomitante à cette période de changements culturels et sociaux. Cette étude s'articule autour de trois pôles analytiques (émancipation, privatisation et politisation de la religion) personnifiés par trois répondants dont l'auteure nous résume les parcours biographiques qui permettent d'explorer la complexité des profils et des itinéraires religieux. Cette « chair » ethnographique fournie par la restitution du récit de vie est pleinement exploitée grâce aux portraits individuels peints par l'auteure. Ceci répond tout à fait aux ambitions données en introduction (on aurait souhaité plus de portraits individuels aussi détaillés dans les autres contributions) et démontre la richesse de cette approche dans les études sur l'objet religieux.

Les textes d'Isabelle Kostecki (chapitre 7) et de Julia IteI (chapitre 8), qui se suivent dans l'organisation de l'ouvrage, rendent compte du jeu d'échelle également permis par cette approche : de l'étude des expériences individuelles à l'analyse de l'émergence de nouveaux collectifs (cela est aussi donné à voir dans les textes de Meintel et de Boucher). Plusieurs auteurs ont toutefois conscience des biais induits par cette méthodologie basée sur les récits et les mémoires. Les limites sont discutées à plusieurs reprises (par exemple, p. 16-17, 76-77, 138-142). Collectivement, les contributions de cet ouvrage remettent en question la perception d'une génération généralement énoncée comme uniforme et sécularisée, et décrivent des créativités rituelles et religieuses qui se façonnent au regard des transformations politiques, culturelles et sociales de la société québécoise.

Dans l'ensemble, les contributions soulignent plus la pluralité et les recompositions religieuses et spirituelles que les résidus de pratiques du catholicisme. Le substrat catholique dans lequel se fondent les récits et les parcours biographiques analysés met en évidence les articulations entre « mémoire », « identité » et « croyance », tout comme le hiatus entre l'institution de l'Église et les valeurs du catholicisme. L'analyse de la diversité des comportements religieux au sein de la majorité sociale donne à voir le catholicisme essentiellement en creux, à travers les non-dits. Là est une des forces de l'ouvrage : mettre au jour l'invisibilité d'une mémoire du catholicisme au Québec tout en soulignant la diversité du phénomène religieux liée à cette génération.

Marion Robinaud
École des hautes études en sciences sociales
Associée au Groupe Sociétés, Religions, Laïcités
Paris, France

NATTIEZ Jean-Jacques, 2022, *La musique qui vient du froid. Arts, chants et danses des Inuit*, préface de Lisa Qiluqqi Koperkualuk. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 483 p.

La Musique qui vient du froid est la synthèse d'un demi-siècle d'études des musiques circumpolaires — celle des Inuit de l'Alaska, du Canada, et du Groenland, ainsi que des Yupiget de la Tchoukotka (Sibérie) et des Aïnous du Japon — initiées par l'auteur, Jean-Jacques Nattiez, et ses collègues au sein du Groupe de recherche en sémiologie musicale (1974-1980). L'ouvrage s'accompagne, en libre accès sur le site des Presses de l'Université de Montréal (PUM), d'une anthologie de 60 disques de musique traditionnelle, de références d'« ethnopop » sélectionnées pour leur utilisation de matériaux musicaux traditionnels, et de disques, extraits et liens audiovisuels accessibles en ligne. Ce travail inédit sur l'accessibilité est, à lui seul, un des grands intérêts de l'ouvrage. Les spécialistes pourront se référer aux transcriptions et aux analyses paradigmatiques sur le site des PUM, ainsi qu'aux analyses poétiques, aux chapitres 5 et 9, de l'organisation hiérarchique des morphèmes, contours intonatifs et *patterns* respiratoires (p. 354), et de la culture musicale de l'exécutant, motrices

du phénomène de variation, inhérente à la musique de tradition orale. L'auteur intègre ainsi, à une histoire de la musique inuit accessible à tous, la démarche de réunir ethnomusicologie et musicologie générale, et fait écho à ses réflexions antérieures sur les universaux musicaux (Nattiez 1977).

Pour tenter de construire « une image globale de la musique des Inuit, de l'Alaska au Groenland, sans effacer pour autant de particularités régionales » (p. 46), l'auteur compare les différents genres, organisés en deux grands ensembles. Le premier est celui des *pisiit*, monodies festives accompagnées au tambour (*qilaut*), dont la taille augmente d'ouest en est, caractérisées par le refrain *aya ya* (chapitre 2 à 7). Une analyse minutieuse en est fournie, de la composition des chants comme du vocabulaire des techniques et des chorégraphies exécutées au tambour. Le second ensemble est celui des jeux « haletés », lui-même divisé entre les jeux vocaux ne faisant pas intervenir de sons de gorge, et les *katajjait*, jeux de gorge pratiqués par les femmes (chapitre 9). Quelques exemples démontrent l'existence d'une structure d'accueil et leur organisation en deux « chaînes » sonores perçues comme homogènes, bien que produites alternativement par les deux chanteuses (p. 345). De plus, une grande attention est accordée à la diversité des usages ordinaires de la composition musicale inuit, par exemple des *pisiit* pour transmettre un événement mémorable (p. 276), ou des *katajjait* comme outils pédagogiques pour apprendre aux enfants à respirer ou à aiguïser leur intelligence (p. 329). Le chapitre 8 est consacré aux « petits chants », monodies non accompagnées de tambour, exécutées dans un contexte domestique. À travers ces chapitres, nous suivons différentes dynamiques historiques : la reconstitution du contexte traditionnel du *qaggiq* (igloo cérémoniel du Nunavut et du Nunavik), la dimension musicale de l'évangélisation, qui mit fin à la dominance de l'échelle pentatonique (p. 400), l'influence des musiques de baleiniers sur les chants et l'organologie inuit (accordéon, viole, guimbarde), ou la standardisation de certains répertoires de chants.

Les synthèses des chapitres 10 et 11 reposent sur une démarche phylogénétique, selon la méthode de la linguistique historique (p. 421), proposant que les danses à tambours et les jeux de gorge proviennent d'un substrat commun, il y a « au moins mille ans » (p. 427), et présentent ainsi des similitudes morphologiques et fonctionnelles : la compétition/collaboration, et l'activité chamanique ou propitiatoire, dont l'auteur fait « la pierre angulaire » de la musique inuit, comme le rappelle l'épigraphe du livre. Cela offre de penser ensemble rituels et jeux, qui peuvent être également propitiatoires ou évoquer des êtres invisibles. On peut interroger le mouvement général de l'ouvrage qui fait de ce contexte chamanique un signifié perdu de la musique inuit, qui serait devenue du seul divertissement (p. 427). Dans le chapitre 2, l'auteur distingue les rituels propitiatoires et ceux attachés à la « renégociation de la relation entre les gens » (p. 72). Pourquoi ne pas faire de celle-ci un signifié transversal et capable de s'actualiser, dont le chamanisme serait un cas limite, s'agissant d'une forme instable et source de conflit (Laugrand 2006) ? Le choix s'explique par le fait que l'auteur privilégie une démarche muséographique orientée vers la reconstitution de la dimension rituelle de la musique. En terminant, mentionnons que cette démarche est illustrée à travers une riche iconographie (masques, estampes, sculptures), qui étend le phénomène musical aux perceptions inuit de la musique — témoignages historiques ou visions artistiques — et offre un accès remarquable aux relations entre les significations des sons et des gestes rituels.

Références

- LAUGRAND F., 2006, « “Angakkuuniq” et “ilisiqsiniq”. Réflexions préliminaires sur l’agression chamanique chez les Inuit du Nord canadien », *Civilisations. Revue internationale d’anthropologie et de sciences humaines*, 55 : 13-33.
- NATTIEZ J.-J., 1977, « À quelles conditions peut-on parler d’universaux de la musique ? », *The World of Music*, 19, 1/2 : 106-116.

Raphaël Preux
Département d’anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

SIMON Scott, 2023, *Truly Human. Indigeneity and Indigenous Resurgence on Formosa*. Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 366 p.

Voilà un ouvrage qui passionnera le lecteur intéressé par la complexité et l’originalité du vécu contemporain des Autochtones de Taïwan, plus spécifiquement celui des sous-groupes ethniques montagnards Truku et Sediq. L’ouvrage de Scott Simon, qui définit sa méthode de recherche comme une « amitié anticoloniale qui prend son temps pour être avec les gens ordinaires et partager le plus possible leur vie » (p. 66), vise à décrire et à analyser comment les Autochtones truku et sediq « formulent leur identité propre en se positionnant par rapport aux autres » (p. 24).

Un premier chapitre présente en détail, statistiques à l’appui, l’histoire et la situation présente des Autochtones de Taïwan en général. L’auteur n’évite pas d’évoquer ici quelques points sensibles comme les taux élevés d’alcoolisme et de suicide frappant ces populations, ainsi que la corruption passée et présente d’une part de l’élite politique autochtone qui est souvent la première à profiter des mesures de discrimination positives et des largesses de l’état à l’égard de ses minorités. Autre point important évoqué dans cette première partie, que l’on retrouvera traité plus en profondeur plus loin : la contribution de l’Église presbytérienne locale à la formation de leaders autochtones qui ont largement contribué à la (re)naissance des identités truku et sediq. Simon utilise aussi ce chapitre pour présenter et motiver deux options méthodologiques complémentaires à celles déjà exposées dans son introduction, soit « ne pas se focaliser sur les formes d’oppression vécues » afin de ne pas enfermer les Autochtones « dans le rôle de victimes » (p. 55) ; prendre une distance face à la question de la « multiculturalité de la société taïwanaise » dont « les cartographies ethniques » constituent un « héritage idéologique colonial » sino-japonais « utilisé à des fins politiques », tant par les différents pouvoirs en place que par les élites autochtones elles-mêmes (p. 57-61).

Les chapitres centraux du livre sont constitués de cinq essais fort bien documentés qui traitent chacun d’un concept clé différent des cultures truku et sediq : *samat* (terme générique utilisé pour désigner les animaux de la forêt), *mgaya* (l’action de chasser des têtes), *utux* (les

esprits), *Inlungan* (le cœur), *tminum* (tisser). Parmi ces cinq chapitres, les plus intéressants sont ceux consacrés à la chasse comme apprentissage de la vie éthique pour les hommes (chapitre 2), au respect du *gaya/waya* sous la conduite des ancêtres et de Dieu comme garant d'une vie heureuse et paisible (chapitre 4), ainsi qu'au (re)tissage de la mémoire du passé pour renforcer son identité ethnique et son courage à faire face aux défis présents et futurs (chapitre 6). Tout au long de cet exposé en cinq chapitres, l'auteur accorde une attention particulière au lourd traumatisme vécu par les Truku et les Sediq lorsque, entre 1895 et 1945, Taïwan fut soumise à la colonisation militaro-capitaliste de l'Empire nippon.

L'impression générale donnée par la lecture de l'ouvrage est celle d'un vécu social truku et sediq dans lequel une peur innée d'être soumis, divisés, déportés, contrôlés, administrés, manipulés, utilisés et/ou exploités, héritée d'un passé fort douloureux et tumultueux encore assez récent, tend le plus souvent à se manifester sous la forme d'un individualisme exacerbé peu ouvert à la confiance envers autrui, au dialogue et à la coopération. Ce pessimisme ambiant est heureusement temporisé par l'optimisme de l'auteur et de certains de ses informateurs, qui sont convaincus que l'étude du *gaya/waya* des Truku et des Sediq (terme désignant à la fois leur sagesse, leur code moral et leur mode de vie) peut nous aider à devenir plus « humain » et plus « respectueux de la nature dont nous sommes partie intégrante » (p. 277-291).

En tant qu'anthropologue canadien, Simon fait dans son ouvrage d'assez fréquentes comparaisons avec la situation des peuples autochtones de son pays, ce qui apporte un plus à son analyse des situations observées. Derniers atouts du livre : un épilogue perspicace de cinq pages sur les relations entre les Autochtones de Taïwan et la Chine, une excellente bibliographie sélective et un solide index.

Olivier Lardinois
Faculté de théologie Saint-Bellarmin, Université Fujen
Institut Ricci de Taipei, Taipei, Taïwan

VELASCO-PUFLEAU Luis et Laëticia ATLANI-DUAULT, (dir.), 2021, *Lieux de mémoire sonore. Des sons pour survivre, des sons pour tuer.* Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 304 p.

Le domaine des études sonores est en pleine expansion. On pourrait même dire que nous sommes témoins d'un tournant qui tente de rendre justice à la dimension sonore comme un élément fondamental de la recherche en sciences sociales, et plus particulièrement en anthropologie multimodale. L'ouvrage collectif *Lieu de mémoire sonore. Des sons pour survivre, des sons pour tuer* contribue à l'élargissement de ce tournant en liant la présence des sons à celle de la violence (corporelle, systémique, infrastructurelle et autres) et de la mémoire. Cette approche, mise en œuvre par Luis Velasco-Pufleau et Laëticia Atlani-Duault qui ont dirigé le volume, répond à un manque avéré de publications portant sur la relation entre le son et la violence dans la littérature francophone en études sonores. Il faut noter que six articles sur onze contributions au total, ainsi que la courte introduction, ont déjà été

publiés en anglais dans la revue *Violence: An International Journal* en 2020 (vol. 1, n° 2). Cinq nouvelles contributions ont donc été ajoutées (parfois maladroitement) pour compléter cette collection. Les auteurs proviennent de différentes disciplines, allant de la musicologie à l'anthropologie, en passant par la psychologie et même la danse. Cette diversité des champs démontre, une fois de plus, l'essence multidisciplinaire des études sonores et du potentiel qu'a ce domaine pour traverser les frontières des disciplines et des domaines de recherche traditionnels.

Deux arguments principaux sont développés dans cet ouvrage collectif. Dans leur introduction quelque peu « maigrichonne », Velasco-Pufleau et Atlani-Duault expliquent que les expériences sonores peuvent être comprises comme des « lieux de mémoire » qui permettent, grâce aux traces du passé, de contextualiser le milieu présent. Puis, ils argumentent que le son peut être utilisé à la fois comme une arme et comme une ressource qui contribue à la construction de subjectivités. C'est ce deuxième argument qui guide l'organisation des contributions présentées dans l'ouvrage : la première partie regroupant six textes développant l'idée du son (et de son absence) comme une arme ; puis la seconde partie démontrant comment le son peut être approprié pour devenir un outil d'affirmation identitaire.

Le premier texte de l'ouvrage, écrit par Maria Ristani, porte sur un projet du groupe Forensic Architecture de l'Université Goldsmiths, qui a réalisé un site Web interactif grâce à des entretiens d'anciens prisonniers du pénitencier de Saydnaya en Syrie, une prison où aucun son n'est permis. Ce texte est à couper le souffle. On imagine les prisonniers contraints à vivre dans le noir et le silence. Écouter devient un instrument de survie dans ces conditions extrêmes où le contrôle sonore est utilisé comme arme de répression et de domination. Cet article démontre à la perfection comment la violence sonore devient un outil puissant de torture, bien qu'il ne laisse aucune cicatrice physique. En comparaison avec ce texte qui est basé sur une analyse d'un site Web, la contribution de Nicolas Puig se base sur une recherche de terrain, ainsi que des enregistrements sonores. Puig discute de la production et de la perception sonore d'un camp de réfugiés palestiniens au Liban. L'espace sonore du camp au quotidien devient un lieu de mémoire et un marqueur d'identité et de résistance face à la violence politique. Les quatre articles formant le reste de cette partie explorent les tensions politiques véhiculées par des chansons, des concerts et des festivals, parfois définis comme « humanitaires », qui servent de champs de bataille idéologiques. Au-delà du son, le texte de Monika Stern et Jean-Pierre Sam propose une écriture collaborative rafraîchissante et dynamique entre les deux auteurs, une ethnomusicologue et un musicien-poète, qui situe clairement les positions de chacun.

La seconde partie de l'ouvrage réussit, de manière plus convaincante que la première, à démontrer comment le son peut devenir un outil de survie. Toutes les contributions de cette partie tendent à démontrer comment le son, plus particulièrement la musique, procure un espace de réclamation identitaire dans un contexte d'exil, d'espace frontalier ou d'instabilité causée par les tensions politiques dans un territoire donné. Par exemple, Eckehard Pistrick raconte que la musique peut être perçue comme un champ d'action dans un centre d'accueil pour réfugiés en Allemagne. En organisant des ateliers de musique et de théâtre avec les réfugiés dans l'un de ces centres, Pistrick s'est inscrit comme un « médiateur musical » et comme un anthropologue pratiquant une ethnographie engagée et publique.

Cet ouvrage est nécessaire puisqu'il permet aux lecteurs de puiser dans la littérature des études sonores en relation avec la notion de violence, et plus particulièrement celle de subjectivité. Cependant, l'introduction aurait mérité une présentation des textes plus étoffée pour ainsi faire ressortir la manière dont chacune des contributions se lie au thème central

qui est, comme il faut se le rappeler durant la lecture, celui de la mémoire sonore et de la violence. Aussi, bien que la musique soit une forme d'expression sonore, il n'en demeure pas moins que seulement deux des onze textes proposent une réflexion allant au-delà du monde musical. Enfin, Velasco-Pufleau et Atlani-Duault proposent un projet d'envergure qui contribue à l'essor du sensible sonore en anthropologie.

Alexandrine Boudreault-Fournier
Département d'anthropologie
University of Victoria, Victoria (Colombie-Britannique), Canada



Achetez le numéro en ligne
et abonnez-vous !
www.anthropologie-societes.ant.ulaval.ca/

ABONNEMENT 2019

	Canada	Étranger	
Étudiant	55 \$	81 \$	CAN
Régulier	80 \$	106 \$	CAN
Institution sans agence	135 \$	181 \$	CAN
Institution avec agence	130 \$	156 \$	CAN

Prochains numéros

Services publics : l'État face au commun,
43-2, 2019. Caroline Hervé et Ghislaine Gallenga (dir.)

Repenser la conservation de la nature,
43-3, 2019. Sabrina Doyon et Ismael Vaccaro (dir.)

CHAMPS SONORES

VOLUME 43, NUMÉRO 1 (2019)

Présentation

Ce que nous apporte le son :
Réflexions sur un champ en vibrations
Alexandrine Boudreault-Fournier

À la recherche des rythmes sonores d'un square
menacé de Montréal
Nathalie Boucher et Christopher Fletcher

D'étudiant à « élève du son »
L'éveil sonore en anthropologie
Alexandrine Boudreault-Fournier

Son propre son
Bricolage sonore et appropriation technologique
Alexandre Enkerli

Expérience acoustique et pratiques musicales
de musiciens de métro
Nick Wees

Interfaces gestuelles
Reconnaître les pratiques sonores dans une collection
archéologique de la Grande Nicoya
Katrina Kosyk

Anthropologies imaginaires
Une critique de la colonialité par la voix et la satire
Gabriel Dharmoo

Politique du son et des sentiments
Musique et radio à Nain, Nunatsiavut
Tom Artiss

ENTRETIEN

Relations sonores
Entretien avec Steven Feld
Steven Feld et Alexandrine Boudreault-Fournier

HORS THÈME

Dynamiques foncières, ethnocratie et défi de l'intégration
ethnoculturelle au Cameroun
Séraphin Guy Balla Ndegue

Les conseils communautaires de développement (COCODE)
De l'espoir à la réalité dans le nord-est du Guatemala
Saskia Simon